

A stylized illustration of a red corset with black lace at the top and white laces running down the center. The corset is set against a light green background. The laces are tied in a crisscross pattern.

MICHÈLE
BAZIN

LES CHAMPIONS
DE L'AMOUR

Stanké

Assise dans le magnifique jardin trop parfait de ma sœur Geneviève et de son mari, à Knowlton, je regarde ma mère et ma sœur mémé ensemble. Elles jacassent sans relâche. Je n'écoute pas ce qu'elles disent, mais elles semblent s'entendre à merveille. Ça me laisse me reposer. Je perçois quelques bribes ici et là.

– C'est une Hollandaise qui prend soin de mes fleurs.

– Ah oui ?

– De mai à octobre. Elle s'y connaît magnifiquement !

« Magnifiquement » ! Ça, c'est bien ma sœur ! Elle ne fait pas les choses à moitié. « Prendre soin des fleurs », j'aime l'expression. Cool, la jardinière ! Parce qu'il n'y a pas de mots assez truculents, même si la langue française en regorge, pour décrire le jardin en question.

Je ne sais pas si j'utilise « truculent » à bon escient. « Truculent » et « escient » sont deux des mots que j'ai appris la semaine dernière dans mon cours de français. Mlle Nathalie, ma

professeure, prétend que Denise Bombardier serait enchantée de voir qu'elle s'efforce de nous faire « performer ». C'est la formule qu'elle utilise pour exprimer sa pensée. Je suis convaincue que Denise Bombardier se fout éperdument des performances de Mlle Nathalie dans la langue de Molière et de ses élèves du secondaire V, mais je n'insiste pas. Tout ce que je sais, c'est que l'année scolaire commence assez raide. Je suis déjà dégoûtée. Je cherche des échappatoires. C'est pourquoi j'assiste aujourd'hui à l'anniversaire de ma mère chez ma sœur. Faut dire que toutes les deux ne m'ont guère laissé de choix !

14

Geneviève et Xavier, mon beau-frère, sont tous les deux médecins et ils font de l'argent comme de l'eau. Ça leur sort par les oreilles. Ils sont dans les combines des médecins des régions. De ceux qui s'expatrient loin des grands centres pour que le gouvernement leur paie un salaire époustouflant. Mon beau-frère est radiologiste et ma sœur, urgentiste ou urgentologue. En tout cas, elle travaille à l'urgence de l'Hôpital Brome-Missisquoi-Perkins de Cowansville. Ils possèdent une fabuleuse maison qui ressemble à un manoir. En fait, c'est un manoir. Leur argent ne nous rend pas plus riches pour autant, ma mère et moi.

– Ce n'est pas parce que ta sœur a de l'argent que toi, tu en as !

Ma mère me le répète à tout bout de champ. C'est pourtant évident. Non, elle veut que ce

soit clair. Pour tout le monde. Ma sœur prend d'ailleurs bien soin de s'en assurer, elle aussi. Je la vois tout de même remplir un chèque pour ma mère. Avec désinvolture. Nonchalamment. Presque distraitement. Pas trop quand même ; si elle mettait un zéro de trop, elle aurait l'air de quoi ? Ça ne se ferait pas d'être obligé de réclamer l'argent qu'on a distribué. Geneviève fait ça pour nous aider un peu. C'est presque caritatif. C'est son nouveau terme pour parler des causes qu'elle défend. Elle l'utilise souvent pour nous prouver sa générosité. Elle prétend qu'elle est assaillie de toutes parts ! Ma sœur nous donne un coup de main parce que ma mère travaille à temps partiel chez un fleuriste qui la paie au salaire minimum et que, moi, je ne travaille pas régulièrement. Je viens d'avoir dix-sept ans. Disons que pour l'instant, je suis au chômage. J'ai eu bien des petites jobbines d'étudiante et, jusqu'à récemment, je gardais les enfants du voisinage. Sauf que je me suis fait un copain et notre romance a chambardé les horaires de gardiennage.

15

Pas question que Gen - c'est le diminutif que ma mère donne à ma sœur - me fasse un chèque à moi ! Non. À moi, elle remet ses vieilles affaires dans un sac vert. De vieux trucs qu'elle ne veut plus porter. Des vêtements qui ne sont plus à la mode. Des affaires que je redonne dans un sac vert à d'autres plus pauvres que moi. Presque toutes, parce que je n'en garde que quelques-unes que je remets aisément au goût du jour, histoire de me faire une garde-robe qui a de l'allure.

Ma sœur décide de nos grandes orientations familiales, c'est ma mère qui le dit, étant donné que c'est elle qui place le plus d'argent dans notre cagnotte. Maman a beaucoup de respect pour les personnes qui font sonner notre tiroir-caisse. Moi qui n'ai jamais une cenne, je n'ai ni le respect de ma mère ni le droit de décider grand-chose. C'est comme ça. Toutes les deux ont décrété que j'ai la tête dure. Mais elles n'ont jamais mesuré à quel point. Naturellement, à cause de ce qu'elle fait pour nous, ma sœur a un complexe de supériorité. Elle a un mari, assez beau merci, et deux petits enfants qui, je dois l'avouer, sont très mignons. Maud et Renaud.

16 Mais pour être objective, je ne dois pas me laisser influencer ni attendrir. Surtout pas par ces deux petits clowns que j'adore. Sauf que moi, si j'avais de l'argent comme ma sœur et mon beau-frère, je le dépenserais différemment. Je ne vivrais pas ici, dans le dernier bastion des Anglo du Québec, un bled perdu de l'Estrie. Non, jamais. J'irais m'installer à New York ou à Paris avec les stars. Je m'habillerais chez Hervé Léger. Pas chez L.L.Bean. J'aurais de la lingerie Agent provocateur à la tonne. Je m'achèterais des sacs à main Michael Kors ou Louis Vuitton. Et des souliers Jimmy Choo ou Christian Louboutin, pas des Dr Martens. J'en aurais, j'en aurais assez pour faire saliver toute ma classe. Je m'achèterais... La voix de ma sœur m'empêche de prendre mes rêves pour des réalités.

Elle part à l'épouvante. Comme ma mère. Je ne comprends même pas de quoi elles parlent.

– Maman m’a dit que tu sortais avec un homme marié? Le père de la petite fille que tu gardais? C’est édifiant!

Je suis offusquée. Ma mère m’a trahie, c’est une méchante vipère. Je fusille Gen du regard et lui réponds durement :

– Je n’ai rien fait, moi, c’est lui qui voulait!

– Dire non, c’est aussi une option!

– Tu ne le connais pas, plus je refuse, plus il insiste! Si maman a quelque chose à me reprocher, elle me le dira elle-même. Je vis à la même adresse qu’elle depuis que je suis née. Quand il entre dans la maison, elle est toute « gnagna » à son égard. Avoue, maman, avoue que Ricardo, tu le trouves beau!

Je jette une paire d’yeux à ma mère qui, est visiblement mal à l’aise de la tournure de la conversation. Elle se lève pour se donner une contenance.

– Je vais faire une promenade dans le jardin pendant que vous vous obstinez toutes les deux.

Je reste seule avec ma sœur, assise à la table sous le parasol design, à me faire traiter de tous les noms par celle qui tout à coup se prend pour ma mère. Je m’étonne, car je n’argumente pas. Je ne dis rien. Mais ma petite voix intérieure, elle, se fait insistante :

– Je te l’avais bien dit que ta sœur allait s’en mêler.

J’ajoute comme si c’était important :

– Je ne vais même plus garder chez eux!

Ma sœur est étonnée de ma réplique.

– Ça serait bien le restant !

– Le restant de quoi ?

Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. Bianca, la femme de Ricardo, n'a jamais su que je « fréquentais » son mari. Ma sœur et moi, on reste là sans parler, à se dévisager jusqu'à ce qu'elle me dise :

– Tu agis en sauvage.

– Mais je suis une sauvage.

Elle m'observe comme si elle avait oublié nos ancêtres. Nous sommes des descendantes directes des Mohawks. Je l'envoie promener. J'en veux à ma mère de jouer double jeu. Parce qu'elle me laisse faire, elle le trouve si beau. C'est son péché mignon, son talon d'Achille. Mon père était très beau, il a fait sa perte, dit-elle.

18

C'est étonnant le rapport à la beauté. La beauté a un grand pouvoir d'attraction. Qui a fait en sorte que ma mère a enduré toutes les frasques de mon père. Même lorsqu'il la tabassait. Après s'être soulé la gueule. Je me rends compte que je possède les mêmes gènes qu'elle. Mais après une très brève analyse, je décrète que les miens ont leurs limites. Je subis, j'endure, je sublime et j'éjecte le mal. Comme un abcès qu'on débride.

Voyant sans doute mon air piteux, Xavier, qui jusque-là balançait les enfants pour les divertir et les éloigner de nos chicanes de famille, me fait signe de le suivre à la cuisine. Il me demande d'apporter le gâteau de fête de maman. Je ne suis pas d'accord et je proteste.

– C’est nul ta demande ! C’est Maud qui devrait le faire. Maman sera encore plus « ravie », comme dit Geneviève. En tout cas, certainement plus que si c’est moi...

« Être ravie » fait aussi partie du vocabulaire préféré de ma sœur. L’utiliser en dehors de sa présence, en le prononçant comme elle, c’est un peu se moquer d’elle. Xavier ignore à quel point sa demande est idiote, on dirait que je suis prédestinée à porter les gâteaux d’anniversaire de ma mère.

Il hésite un moment.

– Tu crois ? Non, non, l’an dernier, c’était toi. Et puis, c’est toi sa plus jeune, ça va lui faire plaisir, se contente-t-il de me répondre en allumant les bougies.

– Si tu t’imagines que ça me tente, après ce qu’elles viennent de me faire toutes les deux...

– Tu te calmes ! Gen vous a signé un chèque...

– Vous ? Tu n’en mets pas un peu trop ? Il n’est pas pour moi le chèque, quand même ! Au lieu de prendre sa défense, tu devrais surveiller son comportement. C’est une super hypocrite, ta femme. Elle peut te poignarder dans le dos. Même avec tendresse. N’oublie jamais ça.

Il me regarde froidement.

– Je ne sais pas pourquoi tu calomnies ta sœur qui est si bonne pour toi !

– Calomnies ? Calomnies ? Tu ne sais même pas de quoi tu parles.

Je sors de la cuisine le cœur gros et cours me réfugier vers les balançoires avec les enfants en m’empressant d’envoyer Maud me remplacer

pour le service du gâteau. La petite se sent grande de jouer le rôle de la porteuse de bonheur et la grand-maman sourit de toutes ses dents quand elle la voit venir. Ma sœur se mire dans sa fille qui chante faux la chanson des anniversaires. Le petit frère l'accompagne, les parents sont fiers, la grand-maman en remet. Et moi, je boude dans mon coin. Ça me rappelle une scène quand j'avais l'âge de Maud. Une scène que je ne pouvais raconter à personne. Parce que ça aurait détruit ma famille. Chez nous, le non-dit a toujours eu priorité. Même lorsque j'étais petite.

20

Par un beau dimanche, la famille était réunie dans la cour entourée d'arbres chez mon grand-père. Tous se tenaient debout autour de deux tables à pique-nique recouvertes de jolies nappes en papier fleuri allant jusqu'au sol. Tout le monde me cherchait pour que j'apporte le gâteau, ça semble être mon lot. Quand je dis tout le monde, c'est-à-dire toutes les femmes. Ma mère, mes tantes, ma sœur, mes cousines. Encore une fois, je cherchais une raison pour ne pas le faire. J'étais cachée afin que personne ne me trouve. Étendue à plat ventre, face contre terre, sous l'une des tables avec ma jolie petite robe blanche brodée d'un nid d'abeille rouge, je me faisais toute petite. Je ne voulais pas qu'il me trouve. Parce que lui me cherchait pour une tout autre raison. Je ne voulais pas qu'il me touche. Je ne voulais pas qu'il mette sa langue dans ma bouche. Je ne voulais pas qu'il mette

ses gros doigts sur ma vulve. J'ai soulevé un coin de la nappe. J'ai aperçu ses souliers et son pantalon. Je l'ai aussitôt rabaissée. Je me suis doucement glissée sous l'autre table. Je retenais mon souffle... Je ne voulais plus qu'il me prenne dans ses bras. Je ne voulais plus m'asseoir sur ses genoux.

– Elle est où ma belle Poupoune ? Jessica, Jessica, grand-papa veut te donner des bonbons, ma belle pitoune... Hou hou, Jessica... Viens, tu vas porter le gâteau... Jessica... Jessica... Grand-papa est là... Grand-papa va te trouver...

Je m'inquiétais... Je ne voulais pas qu'il me voie.

Je me suis toujours tue. Tout le monde aime mon grand-père. Même moi. J'ai essayé d'en parler à ma mère. Sauf que je sentais bien que sans s'en rendre compte, elle préférerait ne rien entendre.

Je chasse ces mauvais souvenirs de mon esprit. Je veux penser à autre chose. À ce que j'ai dit à mon beau-frère. Je n'ai pas été stratégique. Ce que je lui ai dit, je le crois vraiment, mais je me déteste de ne pas avoir réfléchi avant de lancer une phrase si lourde de sens. Je ne veux pas qu'il panique. Ce que je sais, ce que je soupçonne en fait, c'est que ma sœur trompe son mari avec le frère de celui-ci. François est lui aussi médecin, dans le même hôpital. J'ai vu Geneviève et François flirter lors du dernier réveillon de Noël. Enfin, presque flirter. Je ne pourrais pas le jurer.

Ma sœur faisait la nunuche :

– Oui, mon beau François. Non, mon François.

Avec les yeux tournés à l'envers.

Il faut dire que François est très très beau. Plus que Xavier, si ça se peut ! Il ressemble à un jeune acteur américain dont j'oublie le nom, mais qui fait se pâmer toutes les filles. Moi y compris. Il arrive de l'Université de Baltimore, où il a fini sa spécialité en médecine d'urgence. Aux Fêtes, c'est toujours Gen et Xavier qui reçoivent. Normal, ils ont l'argent. Ce qui est moins normal, c'est elle et François commençant à se tripoter les mains, les bras, les épaules, et se demandant pardon lorsqu'ils se rendent compte que je les dévisage.

– Pardonne-moi, je ne voulais pas...

– Oh ! Désolée, je ne croyais pas...

Quand même un peu mal à l'aise devant moi.

François n'avait même pas encore pris ses fonctions. Maintenant qu'il est en poste, faudrait voir ce que ça donne... quand je ne suis pas là. C'est pourquoi je dis que Xavier devrait prêter plus attention aux agissements de ma sœur. Elle joue l'ingénue, mais faut pas trop se frotter. Elle serait le genre à inscrire ses aventures dans sa liste « le régime de santé me doit bien ça ».

Elle me fait suer... c'est bien simple !

À DIX-SEPT ANS, J'ÉTAIS À BOUT D'AVOIR MA MÈRE
ET MA SŒUR SUR LE DOS. JE VOULAIS ÊTRE RICHE ET
EN AMOUR. J'AI TENTÉ LE DIABLE EN JOUANT L'HÔTESSE
POUR ME BRODER UNE VIE DE RÊVE ET EFFACER MES
DETTES. ON DIT QUE LES FILLES CONFONDENT L'AMOUR
ET LE SEXE. MOI, JE NE CONFONDAIS RIEN DU TOUT.
JE VOULAIS TRANSGRESSER LES INTERDITS.

J'AI EU LE BÉGUIN POUR SAM, MON SOUTENEUR,
UN CHAMPION DE L'AMOUR, ET JE SUIS DEVENUE
UNE ESCORTE TRÈS DEMANDÉE. PENDANT QUELQUE
TEMPS, NOUS AVONS FAIT ÉQUIPE JUSQU'À CE QU'IL
ME FASSE VIVRE UN ENFER SANS REFUGE NI RÉPIT.

Michèle Bazin est rédactrice en chef du magazine *Premières en affaires*. Elle a également travaillé en politique, a cofondé deux boîtes de communication, a été vice-présidente Affaires publiques pour Juste pour rire. Parallèlement, elle est l'auteure de trois livres. Elle a aussi écrit en collaboration plus de deux cent cinquante textes pour la télévision, dont *Monsieur le ministre*, *L'Or du temps*, *La Misère des riches*.

